

**MA VIE,
SON ŒUVRE**

JACQUES-PIERRE AMETTE

MA VIE,
SON ŒUVRE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-049514-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Très honoré public, le combat est sévère
Pourtant dès maintenant notre époque s'éclaire.
Comme on ne gagne rien à s'empêcher de rire
C'est une comédie qu'il nous a plu d'écrire.
Le sel, nous ne le pesons pas, noble maison,
A la façon du pharmacien, nous le versons
Ainsi que des pommes de terre, par quintaux.
On y va parfois même à la hache.

Brecht,
Maître Puntila et son valet Matti

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Quatre hommes en sueur montent les marches et pénètrent dans l'église Saint-Michel. Celui qui avait rêvé d'être le grand mamamouchi des Lettres françaises fait son entrée dans le chœur. Au premier rang, ses amis du lycée Malherbe, tous professeurs de latin-grec. Temps triste, la Normandie grise et nuageuse, douce.

La petite église et ses platanes, où j'avais joué avec lui, où j'avais lu Bernanos assis sur un banc, un été entier. L'école communale où une de mes tantes avait enseigné. Le village entier est là. Du troisième rang dans l'église, je regarde mes parents qui m'avaient menacé. Menacé de quoi? De tout. Ils menaçaient. Dives n'a pas changé. Tout le village attend, serré autour du cercueil. Un prêtre petit, rondouillard, en chasuble violette et jaune, nous contemple. Tous ces gens ici sont catholiques,

sauf Varennes. Le cercueil passe devant moi. La littérature part en fumée, pensé-je. En voilà un de la boutique qui s'en va. Mais toute la boutique s'en va...

Je suis assez content de ma veste noire des Galeries Lafayette, de mon pantalon acheté à Bordeaux une dizaine d'années auparavant. Nous avons tous plus ou moins autour de cinquante ans, on va commencer à disparaître les uns après les autres. Ces dix dernières années, j'ai attendu en vain que mes parents meurent, que mon frère meure, mais non, c'est lui, Icare, celui qui appelait aux armes, celui qui sonnait le tocsin, celui qui disait que la littérature était morte, c'est lui qui est le troisième à disparaître.

Il était invité à la FNAC de Caen pour parler de son dernier opuscule *Tout est grâce*. Dans le bureau de la Communication, il attendait, assis sur une chaise. Il somnole, dit l'attachée de presse de la FNAC. Effectivement, il somnolait, un bras ballant, le *Ouest-France* du jour froissé à la main. On annonçait des départs en vacances, le pompage du pétrolier *Erika*, un fast-food brûlait dans le Finistère. Et puis l'hôtesse d'accueil est venue prendre un café, elle a crié. Icare était là, tassé sur lui-même. L'attachée de presse accourut et dit : Il somnole, il somnole, mais non, rien, il ne bou-

geait plus, ne respirait plus, la tête penchée, un filet de bave sur le menton. Lui qui s'apprêtait à tenir une conférence pour dire que le monde était laid, que les écrivains n'existaient plus, et que la stupidité journalistique régnait partout, lui qui pensait que les intellectuels avaient tout détruit, et qu'il y avait dans notre pays soixante millions de débiles, il était là, tassé sur sa chaise, le cou un peu rentré dans sa chemise, la bave sur le menton, les lèvres noires.

J'ai reconnu sa première femme dont il m'avait dit qu'elle était une hystérique de la plus belle eau, puis j'ai reconnu sa belle-mère dont il ne m'avait jamais rien dit. Tous ces visages mi-clos. L'encens qui monte, le catafalque, les orgues. Des enfants en chaussettes blanches, les cheveux mal taillés. Je me demandais si on lui avait enfilé des chaussettes propres, un slip propre. Qui lui a coupé les ongles, à ce héros de la décadence annoncée ? Près de moi, rien que des gens du pays... Ils étaient surpris de voir autant de Parisiens. Varennes est venu me dire un mot à l'oreille.

Mes filles, Florinde et Marine, ont lu un passage des Évangiles. Je voyais Sarah, mon ex. Je pensais : elle est folle, c'est pour ça que je l'ai aimée. En sortant de l'église, Morel me demande : Qui va hériter de la maison de Saint-Vigor d'Azide ?

Je revoyais Icare nager dans sa piscine et sa tête sortir, cheveux plaqués sur son long nez. Le charme qu'il déployait autour de Sarah, quand il sortait dégoulinant de sa piscine. Et puis, sa manière de s'étendre dans un transat et de faire une conférence sur le théâtre grec et le thème des mouches. Est-ce qu'on lui avait mis des chaussettes écossaises affreuses aux pieds ou avait-il les pieds nus dans le cercueil ? Les cheveux mouillés, ruisselant, il sortait de la piscine, se pinçait le nez puis crachait. L'écrivain grandissime, sérénissime... ses insupportables conférences sur Euripide, sur la traduction d'Euripide, sur le désastre d'Euripide... ses accidents de voiture... son pull-over négligemment jeté sur les épaules... sa chemise ouverte... ses épais cheveux. Sa villa dans la forêt vivifiante de la Montagne bleue. Son éloquence qui ne supportait aucune interruption... voilà. Quatre hommes en sueur le portent vers la fourgonnette dans un tremblement de glaïeuls.

– Que faisait son père ?

– Il était droguiste et vitrier, dis-je à ma voisine de prie-dieu.

Nous étions sans doute la première génération du siècle à ne pas avoir connu la guerre. N'importe quoi ! me souffla Varennes. Nous sommes la première génération à n'avoir rien foutu ! me dit-il.

Nos pères étaient résistants, collabos, prisonniers de guerre, droguistes, vendeurs d'électroménager, marchands de vaches. Nous, nous sommes devenus des docteurs en philosophie, des psychiatres, des critiques littéraires, des lacaniens socialistes, des écrivains mégalomanes, des consultants, des notables pas très nets qui se font photographier dans les journaux de province pour une remise de chèque et une poignée de main de gens avec d'autres notables. Nous avons passé notre jeunesse à blablater sur le bataclan médiatique, en appelant à tout bout de champ les autres à se mobiliser pour la Congolie. Nous nous étions tous gargarisés de grands mots, nous avons combattu des hordes fascistes fantômes.

Nous avons tellement voulu être grands, parfaits, gentils, cultivés, propres sur nous. Nous avons tellement voulu sortir du cloaque vichysois, sortir de l'irréparable pétainisme, réparer, effacer, la défaite de nos pères en juin 40. Nous serions la génération qui allait chasser le mal, l'ignominie de la persécution nazie et l'ignominie de la défaite de 40. Nous sommes devenus des opposants professionnels.

Moi, je suis resté un clown. L'ami d'Icare. Je suis resté sa pitié, sa consternation, sa désolation, son confident de mauvaises blagues, sa jalousie.

Il avait pitié de moi. Le verdict était tombé quand j'avais abandonné mes pièces de théâtre pour le public des écoles maternelles. Il avait eu pitié de moi quand j'avais décidé d'être chimpanzé, ours brun, Toto-la-riflette, Tom Chaton ou Esmeralda dans les matinées enfantines.

Il ne m'a jamais pardonné d'avoir trahi la Cause. La Littérature. Il ne m'a jamais pardonné d'avoir baisé Sarah, il ne m'a jamais pardonné d'être devenu un chimpanzé pelé qui faisait mourir de rire des classes maternelles. J'avais profané son idée de la culture. J'avais craché sur le monument Littérature.

On s'étreint, on s'embrasse, on pleurniche dans le cimetière. Les derniers oiseaux, les tombes tranquilles, le bruit des portières. Tout le monde est parti. Les employés des pompes funèbres sont partis, mais aussi la famille, les maîtresses, les curieux, les Parisiens, les gens du village. Il reste le fossoyeur. Pelle entre les jambes, écartant les fleurs déjà fanées ; il déplace des planches, les pose sur la tombe de Sa Sainteté Icare. Il renverse une brouette de sable sur Sa Sainteté. Les derniers oiseaux s'en vont dans les nuages. La première nuit, bientôt.

Chapitre 2

Je suis revenu à Caen. Un souffle d'air arrive de la mer. Le canal vert. Des rues comme des promenades. Ronds-points et périphériques. Des cubes, des talus, des parkings, des centres de loisirs. Une odeur de mort. J'ai des mirages, je revois sans cesse des réfugiés sanitaires, des piles d'assiettes et des fers à repasser dans la chapelle du Bon-Sauveur. Des femmes enceintes tremblent et dorment dans la paille... Un enfant en costume de page, velours, erre dans les décombres de la rue de Falaise. Dans le pare-brise de l'Alfa-Romeo d'Icare, au milieu du battement des essuie-glaces, des populations en déroute. Policiers. GI's. Résistants. Femmes tondues. Corps étendus dans une salle des ventes. Patrouilles de soldats anglais à casque plat qui se perdent au milieu de troncs de tilleuls hachés par la mitraille. Ils avancent le long

d'une écluse, courbés, tiraillent à droite et à gauche, courent le long des wagons à bestiaux. Des jeunes gens en pardessus à chevrons et béret basque posent sur un tas de cailloux avec un homme en chemise blanche et veston noir. Des sténodactylos pouffent en regardant des parachutistes canadiens traverser d'immense étendues d'eau. Sac de toile kaki, casque avec branchages de pommier dans le brouillard matinal. Il n'y a plus de demeures anciennes, de secrets, de parc, de grand Meaulnes, de confessions, d'enfance, mais une plage lunaire avec des ambulances qui brûlent. Les routes invisibles qui mènent au passé sont coupées. Le génie militaire américain est au travail.

Je me souviens de cette conversation avec Icare. Nous marchions le long des falaises de Longues-sur-Mer. Matériel carbonisé de la division Charlemagne... La rouille funèbre sur les bancs de galets... Colonnes de prisonniers de guerre. Il pleut... une ville-tambour tombe. Une population terreuse émerge des caves... des tireurs dans le gazomètre... Les gens se plient comme des papiers... et s'agglutinent autour de la gare... Des ponts brûlent... Des points d'eau dégagent des odeurs fortes... Je repense à Icare dans la classe de latin du lycée Malherbe ; les bustes de Corneille, Malherbe, Scarron... Caché derrière son pupitre,

il écorche le mur, avec la pointe de son compas il dessine des croix.

J'arrête ma voiture place Saint-Pierre. Parking payant. Monnaie. Des jeunes et des vieux dorment dans des sacs de couchage. Tas d'humains basculés... Une charrette fantôme... Pelouses qui sortent de la nuit... La beauté errante et désolée d'une humanité qui ne sera plus jamais la même... Icare avec la pointe de son compas dessine des sexes masculins, assis sur une chaise de cuisine. Au milieu d'une rue désossée, pleine de tringles de rideaux, de ferraille brûlée, un soldat américain compte les cigarettes qu'il lui reste dans son paquet. Puis, après en avoir allumé une, il se met à taper sur une petite machine à écrire noire et laquée. Frigorifié dans sa parka... Il ne sait pas que mon pays, la France, est entrée dans une longue période de vacances maudites et de guerres lointaines.

Il tape sur la machine... Cela tinte clair... Photographies... Servantes qui courent sous les arbres... Le feu derrière lui crépite le long du collège Sainte-Marie... le pensionnat Saint-Joseph, le cloître Saint-Martin... Un lieutenant canadien et deux soldats essaient de faire glisser une mitrailleuse Hotchkiss par-dessus des balcons pulvérisés.

J'envie aujourd'hui encore ces soldats cana-

diens qui venaient de l'autre côté de l'Atlantique. Eux, ils allaient se battre jusqu'à Berlin puis revenir chez eux. Nous, nous resterions avec nos sentiments, nos pétainistes, nos hontes, nos histoires familiales truquées, notre démerde, notre débîne, nos sonneries aux morts, notre guerre d'Algérie baptisée « pacification », nos torturés disparus, nos gaullistes arrogants, notre Normandie lunaire. Tout cela et le reste brûlaient doucement dans le soir... Tous ces souvenirs qu'on emportait comme de l'herbe sur une brouette, tous ces gouvernements français pleins de suffisance sur les perrons, toutes ces années pleines de chefs, de sermons, d'appels, de sonneries aux morts, toute cette France de gerbes de glaïeuls déposées, tout ça, nous avons dû le gérer, nous...

Va chercher du lait ! Remplis ce broc d'eau ! Souris à ta tante ! Admire le général de Gaulle ! Ne dis pas de mal de Pétain ! Regarde-moi ces youpins ! Fous-moi ce Sartre à la poubelle ! Regarde comme ton père était beau devant le gazogène ! Tu ne sauras jamais combien ils étaient korrecks ! Te souviens-tu des barres de chocolat que te donnaient les soldats britanniques ?

Moi, je ne sens plus rien... J'écoute Icare. Des touristes passent en short et sac à dos. Je vis dans un monde de simulacre, virtuel, simulé, un monde

qui n'a pas d'intérieur, un monde périphérique, un monde couvert d'asphalte, de jardins d'enfants, sans mémoire, sans trou, sans embrasure pour se cacher... Une si jolie petite prison bien aménagée. Une ville propre. Des corbeilles à papier échelonnées le long des avenues tranquilles, cela monte jusqu'au château... Tout est devenu promenade, parc de réinsertion, forfait week-end, centre de création contemporaine, parcours de santé, discothèque. Fleuve de vitrines, galeries commerciales, amnésie et propreté, hygiène et néant... Une sorte de beau dimanche sans messe, avec fausse plage, fausse haie, faux pommier... Des péages et des lacs, des villas repeintes... tout un Lego pimpant, cellule photoélectrique pour rentrer au garage... C'est propre et net comme un bac à légumes... comme un évier en inox... Nos parents votent Démocratie libérale, ils regardent FR3 Caen. On présente les babioles d'un fabricant de sabots, un préretraité construit un transatlantique pliable, un grille-pain démontable, on présente un chômeur propre et tuberculeux qui raconte qu'il est heureux d'avoir trouvé un stage de plombier de quatre semaines... On filme des vitrines de Noël, des représentants de la gauche socialiste nous recommandent de ne pas oublier que les femmes sont des hommes comme les

MA VIE, SON ŒUVRE

autres... Un membre du gouvernement s'habille en paysan du pays de Caux pour déguster une andouille de Vire. Il est heureux, ravi que nous soyons « le pays du bonheur de vivre ». Moi, quand je passe rue Guillaume-le-Conquérant, quartier du Vaugueux, avenue du 6-Juin, rue Saint-Jean, la Prairie, je vois des trous d'eau et des remous de sang, des gens qui brûlent et qui hurlent.

L'Après-midi
Gallimard, 1987
roman

Les Environs de Heilbronn
précédé de Le Maître nageur
Gallimard, 1989
théâtre

Après nous
précédé de La Waldstein
Gallimard, 1991
théâtre

Le Voyage de Hölderlin en France
L'Adieu à la raison
Grasset, 1991
coll. « Points Roman » n° P583

La Peau du monde
Seuil, 1992
roman

Le Mal du pays
précédé de Singe
Gallimard, 1992
théâtre

Passions secrètes, crimes d'avril
suiwi de Singe
Gallimard, 1993
théâtre

Stendhal
Une journée particulière, 3 juin 1819
Lattès, 1994

Province
Seuil, 1995
et « Points » n° P 405

La Clairière
Actes Sud, 1997

Les Deux Léopards
Seuil, 1998
et « Points », n° P 664

L'Homme du silence
Seuil, 1999

SOUS LE PSEUDONYME DE PAUL CLÉMENT

Exit
Gallimard,
Série noire, n° 1850

Je tue à la campagne
Gallimard,
Série noire, n° 1896